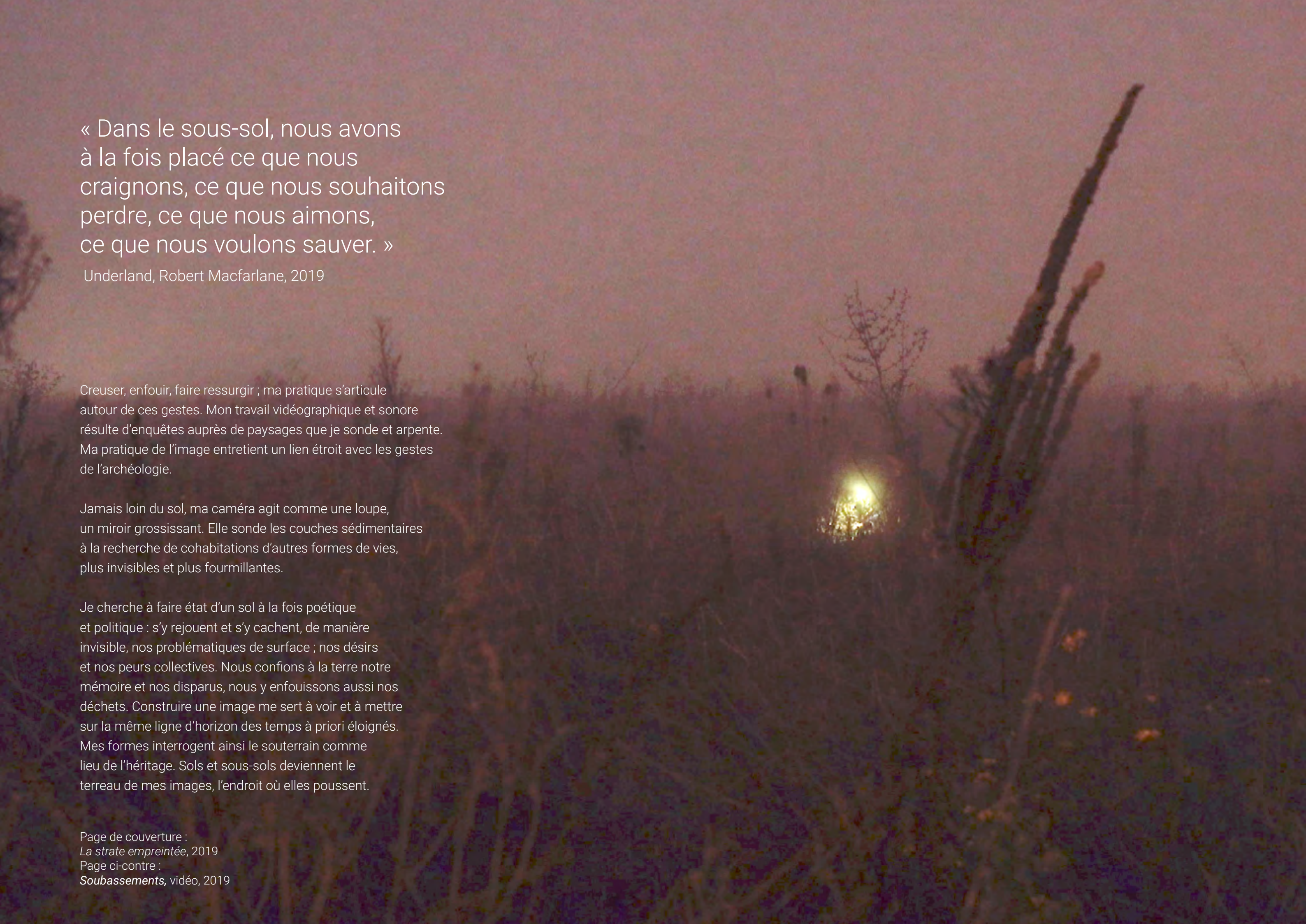




laura molton





« Dans le sous-sol, nous avons
à la fois placé ce que nous
craignons, ce que nous souhaitons
perdre, ce que nous aimons,
ce que nous voulons sauver. »

Underland, Robert Macfarlane, 2019

Creuser, enfouir, faire ressurgir ; ma pratique s'articule
autour de ces gestes. Mon travail vidéographique et sonore
résulte d'enquêtes auprès de paysages que je sonde et arpente.
Ma pratique de l'image entretient un lien étroit avec les gestes
de l'archéologie.

Jamais loin du sol, ma caméra agit comme une loupe,
un miroir grossissant. Elle sonde les couches sédimentaires
à la recherche de cohabitations d'autres formes de vies,
plus invisibles et plus fourmillantes.

Je cherche à faire état d'un sol à la fois poétique
et politique : s'y jouent et s'y cachent, de manière
invisible, nos problématiques de surface ; nos désirs
et nos peurs collectives. Nous confions à la terre notre
mémoire et nos disparus, nous y enfouissons aussi nos
déchets. Construire une image me sert à voir et à mettre
sur la même ligne d'horizon des temps à priori éloignés.
Mes formes interrogent ainsi le souterrain comme
lieu de l'héritage. Sols et sous-sols deviennent le
terreau de mes images, l'endroit où elles poussent.

Page de couverture :

La strate empreintée, 2019

Page ci-contre :

Soubassements, vidéo, 2019

remonter les rivières

2023
Film - installation
durée totale : 60 min

mixage et création sonore :
Victor Donati

-
Avec le soutien de :

Production Maison Salvan
centre d'art contemporain

Aide Individuelle à la Création
DRAC Occitanie, 2020

-
Écriture du film:

Résidence d'écriture
documentaire de Lussas
Ardèche Images
mars - avril 2021

Atelier d'écriture documentaire
Normandie Images, Caen,
décembre 2021

-
[Lien de visionnage](#)
[\(extrait du film\)](#)

-
[Vidéo de l'exposition](#)

Ci-contre et page de droite :
remonter les rivières,
crédit photo : Vincent Boutin

Dans un sous-bois de la Hague en Normandie, une femme ouvre le couvercle d'un puits. Des murmures surgissent depuis le fond de la cavité. Plus loin, aux abords d'un ruisseau ombragé, un habitant se penche. Il écoute, attentif, plonge ses bras dans l'eau tandis qu'elle se brouille. Ses bras deviennent des antennes ; la mémoire de la forêt semble passer à travers lui. Peu à peu, des souvenirs remontent, des habitant-es se souviennent. Iels ont joué là, dans l'eau des ruisseaux contaminés. Les gestes qu'iels inventent font remonter les mémoires enfouies du territoire, il y a un demi-siècle, au moment de l'arrivée du nucléaire sur la lande haguaise.





remonter les rivières
exposition personnelle à la Maison Salvan, Labège, 2023
crédit photo : Vincent Boutin



remonter les rivières
exposition personnelle à la Maison Salvan, Labège, 2023
crédit photo : Vincent Boutin

remonter les rivières
exposition personnelle à la Maison Salvan, Labège, 2023
détail de l'installation : poème *Haro* (1980-1990) de Côtis Capel en patois normand avec sa traduction en français
impression en plusieurs exemplaires, emportables par les visiteur-euses de l'exposition
mise en page du poème : MMM collectif



remonter les rivières
exposition personnelle à la Maison Salvan, Labège, 2023
crédit photo : Vincent Boutin

L'ostal de las abelhas

2023
Vidéo
durée : 10 min

mixage sonore :
Victor Donati

-

Avec le soutien de :

Production Association Afiac

-

Écriture et montage :

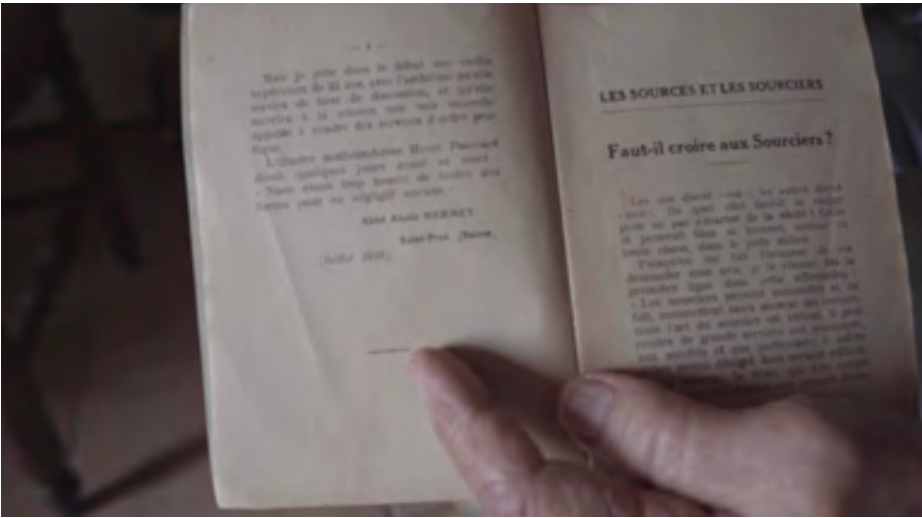
Résidence de deux semaines
dans le village de Fiac (Tarn)
pour le festival "Archipels"
des artistes chez l'habitant
juin-juillet 2023

-

[Lien de visionnage](#)

Dans une maison vide, des bruits de canalisation dégorgent et forment un écho dans les pièces vides. Dehors, dans le jardin, des abeilles bourdonnent et s'apprêtent à changer d'habitat. Contre la maison, un homme creuse une tranchée pour récupérer les eaux de pluie. Des voix souterraines semblent provenir du dessous de la terre. Une femme tend soudain l'oreille vers une des canalisations. Elle entend des chuchots et des voix s'en échapper.

En juin 2023, pour l'édition "Archipels" du festival des artistes chez l'habitant, j'ai eu envie de faire le portrait de la maison de Laurène et Tom (chez qui j'étais hébergée) par le biais de ses tuyaux. J'ai alors imaginé que leur maison était vivante et que les tuyaux renfermaient des souvenirs passés, présents et futurs des personnes qui y ont habité.



Ci-contre et page de droite :
L'ostal de las abelhas





L'ostal de las abelhas, projection publique lors du festival Archipels - des artistes chez l'habitant
projection chez l'habitant, Fiac (Tarn) 2023



L'ostal de las abelhas, projection publique lors du festival Archipels - des artistes chez l'habitant, projection chez l'habitant, Fiac (Tarn) 2023

Creusées

2021
Pièce sonore - installation
boucle sonore de 38 min
fils de cuivre, 8 micro-piézo,
4 lecteurs mp3, 4 amplis

Installation in-situ dans
l'ancienne grange agricole
du village de Larnagol, Lot

-
Avec le soutien de :

Production Maison des
Arts Georges et Claude
Pompidou, Cajarc,

-
Réalisation du projet :

Pièce sonore produite pour
Sol infini, parcours d'art
contemporain en vallée
du Lot, juillet à septembre
2021

-
[Lien d'écoute](#)

Lors de ma résidence aux Maisons Daura, je rencontre des habitant-es de la vallée du Lot qui travaillent avec certaines couches du sol et de la peau. Je les interroge : comment perçoivent-iels avec leur corps ce qu'iels ne voient pas ? J'enregistre les récits qu'iels me confient et les installe dans les fissures d'un mur en pierres d'une ancienne grange agricole. Dans mon installation, je localise leurs voix côte à côte, en réalisant un montage alterné. Bien que chacun-e parle de soi, les voix se répondent.

Bertrand sonde depuis plusieurs années le sol des forêts du Causse avec un détecteur à métaux. Le matin qui suit notre rencontre, j'enregistre notre traversée d'un bois, tandis que sa mémoire remonte, à mesure de nos pas. Thierry me reçoit chez lui. Assis à sa table, il me décrit avec ses mots, son travail d'enquête au cœur de la roche en tant que géologue. Jean-Louis lui est sourcier. Il évoque les picotements qui le parcourent lorsqu'il décèle les eaux souterraines à l'aide de ses baguettes. Florence coupe le feu. Le jour de notre rencontre, elle se remémore de la première fois où elle a eu la sensation qu'elle pouvait enlever les brûlures de peau en passant ses mains au-dessus. Andréas étudie les empreintes de pas de dinosaures dans une réserve en Australie. Il se souvient de Richard, un aborigène d'Australie, qui lui avait confié quelques années auparavant, l'histoire de l'apparition des empreintes de dinosaures sur terre et celle de la naissance des étoiles.



Ci-contre :
Creusées, vues de l'installation





Creusées, installation sonore, dimensions variables
Parcours d'art contemporain *Sol infini*
Production Maison des Arts Georges et Claude Pompidou
Commissariat Martine Michard, artiste associé Yann Leguay

La strate empreintée

2019
Vidéo 9 min

-
Avec le soutien de :
Au bord de la mer, des puces de plage s’agitent. Les dunes d'un littoral érodé sont balayées par le vent. Des mains humaines touchent, tiennent, creusent, grattent et soulèvent minutieusement les couches du sol. Hors-champs, des crépitements et des interférences radio surgissent. D'où proviennent-ils ? Du sol ou bien des gestes que les mains exécutent ?

Service Régional
d'archéologie de la DRAC
Normandie

-
Réalisation du projet :
Vidéo réalisée lors
d'une expérience de fouilleuse
sur le site archéologique
du Rozel, Les Pieux, été 2019

-
[Lien de visionnage](#)



Ci-contre et page de droite :
La strate empreintée
vidéogrammes







La strate empreintée, vidéo, 2019
vidéogramme



Vue de l'exposition collective *Titres à venir*
La strate empreintée, projection dimensions variables,
Maison Salvan, Labège, 2019
Commissariat Paul de Sorbier



Seuils

2021
Vidéo 7 min

-

Avec le soutien de :

Production Maison des Arts
Georges et Claude Pompidou,
Cajarc, Lot

-

Réalisation du projet :

Vidéo réalisée pour
Sol infini, parcours d'art
contemporain en vallée du Lot,
juillet à septembre 2021

-

[Lien de visionnage](#)

À la tombée de la nuit, une femme fait le tour d'un dolmen, érigé au milieu d'une clairière. La lune est pleine, vive. Sous les vibrations d'une main, la forêt et les sols s'animent.



Ci-contre :
Seuils, vidéogrammes





Seuils, vidéo 7 min, projection boucle
dimensions variables, production MAGCP
Parcours d'art contemporain Sol infini
Commissariat Martine Michard, artiste associé Yann Leguay



Seuils, vidéo 7 min
vidéogramme

Dormance

2018
Film - 14 min

-
Réalisation du projet :

réalisé avec l'aide des
Archives des Canaux du Midi,
Voies Navigables de France,
la Cale de Radoub et l'Institut
Supérieur des Arts, de Toulouse

-
[Lien de visionnage.](#)

Sur les rives du Canal du Midi, des sédiments d'Histoire s'entremêlent entre la surface et le fond de l'eau. Dormance met en lien deux activités du canal : le curage du fond de l'eau et la coupe massive des arbres centenaires qui bordent ses rives. Depuis quelques années, les platanes du cours d'eau sont infectés par un champignon microscopique, arrivé par voie fluviale à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, le champignon se réveille après des années de dormance. Les pelles des dragueuses curent le fond de l'eau, tandis qu'un objet venu d'un autre temps, revient à la lumière.



Je la vois plus



Ci-contre et page de droite :
Dormance, vidéogrammes





ceux à l'autre bout seront malades
et seront les prochains à partir.



Dormance, film, 2018
vidéogramme





Dormance, film, 2018
projection dans les sous-sols de l'Institut Supérieur des Arts de Toulouse

Dormance, script

Avec les voix de John, habitant d'une péniche, Badr, Philippe, Arnaud, ouvriers de dragage du canal du Midi, mon grand-père et moi.

Laura : Quand j'ai pris un bateau pour traverser, la péniche avait disparu. Je me suis demandée où elle était allée. J'ai vu les arbres à la place, ils étaient marqués de points colorés.

Quand on les a plantés le long du canal, c'était pour faire de l'ombre à une armée. Plus d'ombre. Il y a eu de l'ombre pendant 200-300 ans, 300 années d'ombre sur l'eau. Les arbres ont été les seuls témoins au-dessus de cette eau. L'ombre protège de la lumière, mais elle cache aussi une partie de ce que l'on voit. Il y a des choses dans l'ombre, d'autres à la lumière.

John : No shade. I used to have an air conditioner. Otherwise, it's too hot in summer. Didn't have to be, you know, there were trees. But they died yeah they died. Those one and few they left there, you'll see that the next year that the other ones will be in good flower and leaf and then the ones on each end of it, they'll be sick and they'll be the ones going. Twenty years, they'll be shade again. And yes we can say : « It was a piece of wood that came from America that started the original thing » but yeah, with all this intellect and all this resource, you can't figure it out what's killing them? Really? I mean, come on! So we know nothing, we think we know everything , but we can't even prevent the trees from being cut, because of a sickness.

Laura : Un champignon s'est logé dans la sève, microscopique, invisible à l'œil nu. Il faudrait creuser la surface pour remonter à l'origine.

Arnaud : En fait, tu ne vois pas, c'est ta main qui sent. Tu cherches à l'aveugle.

Laura : Ils m'ont raconté cette histoire : le champignon est arrivé par l'eau, par bateau, d'un autre continent. Là-bas, on s'était servi d'arbres malades, que l'on croyait morts, pour fabriquer des caissons et transporter les armes de la libération. Invisible, le champignon s'est endormi toute ces années. Et il ressurgit aujourd'hui.

Badr : Il peut y avoir des choses même très explosives. Nous avons trouvé dans la partie sud... Et... le canal, l'eau, donc le fond de l'eau, c'était une bonne cachette durant la Deuxième Guerre mondiale. Il y a des secteurs, on en trouvait pas mal. Mais c'est très localisé. Après, on peut trouver aussi des fois au niveau des ponts, parce que les gens au niveau des ponts quand ils traversent le canal. C'est là où on trouve des objets. Parce que les gens, ils se mettent sur le pont et ils jettent. Ça peut être des coffres-forts vides, des vélos, et des armes. Des armes dont ils ont peut-être hérité ou qu'ils ont dans leur fond de tiroir. Ce n'était pas enregistré, il fallait faire des papiers et ainsi de suite... ils veulent s'en débarrasser et ils s'en débarrassent comme ça !

Laura : Ils ne se sont pas dit qu'un jour, sur l'échelle du temps, quelqu'un passerait par là et la remonterait. La maladie est remontée elle aussi. À travers l'eau, les racines souterraines, les blessures. Je me demande pourquoi aujourd'hui.

Papi : Celle-là (désignant une fourmi) elle est bien endormie dis, c'est pas la même celle-là. Ça y est ! Vois-tu ? Où c'est qu'elle est partie l'autre ? Je ne la vois plus.

Laura : J'ai vu le feu mis aux arbres, j'ai vu les dragueurs remonter le fond de l'eau. Moi aussi, je voulais voir. Je voulais tellement voir. Je voulais tellement l'avoir. J'ai compris que ce qui était à l'ombre et qui dormait sous l'eau avait fini par ressurgir. Parfois l'histoire se répète. Parfois, l'ombre éclaire la lumière.

Philippe : Donc voilà, un joli bout de ferraille. Vous pourrez vous en servir en arme de défense, mais vous le prenez ...

Laura : Ah mais moi je ne vais pas garder ça !

Philippe : Si, je vous le donne.

Laura : Ah mais non, je vais pas le garder ! Non, non, non !

Philippe : Mais si.

Laura : Mais non, non, non !

Philippe : Mais si, vous demandiez ce qu'on trouve au fond, vous en avez un, vous en avez un exemple.

Laura : Oui, mais je ne vais pas le garder. Enfin, je veux dire...

Philippe : Et pourquoi pas ?

Soubassements

2019
Vidéo 3 min
boucle

-

Réalisation du projet :

Vidéo réalisée lors de la
résidence de création
L'Île aux Oiseaux
à la Maison Salvan (1 mois)
décembre 2019

[Lien de visionnage](#)

En périphérie toulousaine, la zone de Labège héberge un des plus gros datacenter de la région. Cet endroit où sont stockés des serveurs et des données numériques, émettent des flux invisibles et souterrains. Au milieu de ce territoire technologique où de nombreuses entreprises hi-tech ont été implantées, s'est formé au sol, un nouveau paysage. Là, cohabitent des mottes de terre retournées, de la vase, des plantes émergentes, des bruits d'insectes et des grésillements électroniques, des morceaux de ferraille et des débris abandonnés.



Page de droite :
Soubassements, détail

Page de gauche en bas :
Soubassements, boucle sur
écran, *Territoires inconnus*,
exposition collective à l'atelier
de Liis Lilo, Toulouse, 2020







Soubassements, projection boucle
dimensions variables
Restitution de résidence *L'île aux oiseaux*
à la Maison Salvan, Labège, 2019
Commissariat David Coste et Paul de Sorbier

Fond vert

2018
Livre-objet
24 x 18 cm, 122 pages
imprimé en 17 exemplaires

https://issuu.com/lauramolton/docs/laura_molton_memoire_

Existe-t-il un revers d'image comme il existe l'envers d'un tableau ?
De quoi serait fait cet envers ? Y'aurait-il un fond sous chaque image ?
Fond vert a pris naissance après une lecture de Flatland d' Edwin Abbott
Abbott (1884), l'histoire d'un pays plat où évoluent des formes
géométriques.

Le livre rassemble une sélection de photogrammes de films, de vues
d'installations d'art vidéo et de reproductions de tableaux. Le récit en
fait une traversée ; nous sommes du point de vue d'une observatrice
commentant une série d'images et leurs sous-titres. D'une certaine
manière, Fond vert rejoue la séance de cinéma : de la pénombre à la
lumière, dans le défilement des pages que l'on tourne et que l'on met
en mouvement, les rives d'un film nouveau apparaissent.



Ci-contre et page de droite :
Fond vert





« C'est venu à partir de gestes, qui sont dans ma peau. J'ai voulu donner une existence cinématographique à ces gestes. Ne pas prendre quelqu'un qu'on n'aurait pas l'habitude de voir faire la vaisselle. Parce que tout à coup avec Delphine (Seyrig) ça devenait visible. Les gestes sont une manière de vivre de l'Europe de l'Est, ce qui avait remplacé le rituel juif. Puisque chaque geste de la journée est ritualisé. Avec le temps, les personnes ont disparu mais les gestes sont restés.

53

Ces gestes ont remplacé ce rituel là, un rituel perdu. Faire chaque jour à chaque minute tel geste donne une forme de paix, qui ne laisse pas de place à l'angoisse. À un moment donné naît une tension car il y a une heure à remplir. Jeanne Dielman angoisse et je pense que souterrainement,



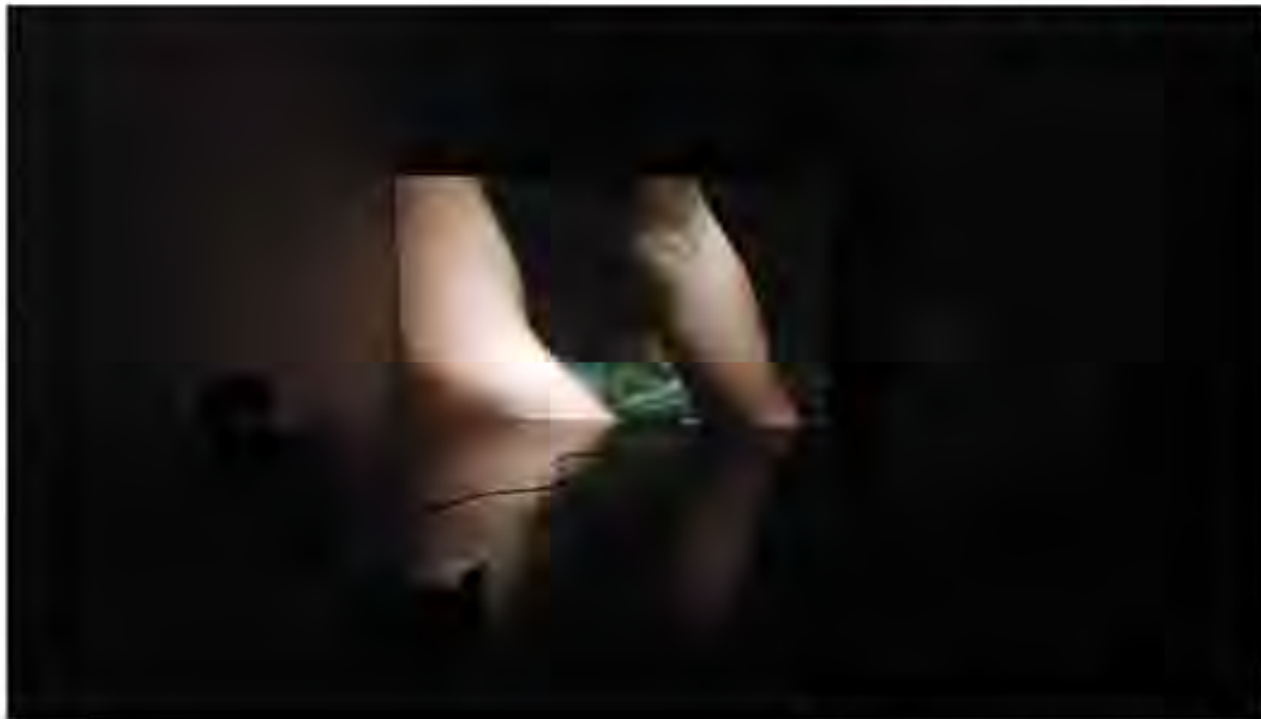


The border, Kosovo, 2017
photographie numérique



The river, Kosovo, 2017
photographie numérique

« remonter les rivières » Laura Molton



Exposition « remonter les rivières » © Laura Molton

La terre puis le territoire

« L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini »¹

« L'île nue »² est un film de Kaneto Shindô³ reposant sur une étendue d'eau, véritable âme. Dans cette œuvre, le volume aqueux est érigé en seul témoin et gardien de la mémoire d'individus isolés, emblématiques des simples que l'histoire habituellement refoule : un père, une mère et un fils ; trois paysans qui s'évertuent à survivre dans un îlet, minuscule morceau de terre pris en étau entre une terre desséchée et le soleil. Cet acte de préservation, qu'opère poétiquement la présence de l'eau, entre en résonnance avec un dessin de Christian Boltanski⁴. L'artiste enregistra le son des battements de cœurs de plusieurs dizaines de milliers de personnes pour les rassembler dans une île : une terre que clôt la mer du Japon et qu'arpentait, certainement jadis, une famille sociologiquement cousine de celle héroïne du film de Kaneto Shindô. Aujourd'hui, enserrant ce havre de la multitude réunie, l'eau veille sur les cœurs et, pourquoi pas, propage les battements sauvés par ondes aussi furtives que vaillantes.

Pour son exposition à la Maison Salvan, Laura Molton aborde précisément l'eau pour ce qu'elle contient et ce qu'elle emporte avec elle. Elle s'intéresse à une malédiction qui s'en empara alors qu'une usine s'implanta sans tenir compte de sa présence, sans s'annoncer aux populations qui en ruisselaient depuis toujours. Les hommes et les femmes furent abusés par les lumières industrielles. Ils travaillèrent pour elles, oubliant « la geste agricole »⁵ et profitant du développement « d'une terre devenue territoire ». Que reste-il de cette fracture ? Une mémoire tarie et une pollution fantomatique que les sources diffusent par la conduction de l'atome. Cette pollution – on la sait mais on la refoule – résulte de la construction de l'usine de retraitement de la Hague qui, depuis 1966, emmagasine et traite des déchets radioactifs. Cette pollution est aussi présente ailleurs, dans une contamination des mémoires, d'endolorissement des esprits. Que sait-on du temps d'avant, du temps d'un mode de vie alternatif et de la militance pour une autre péninsule du Cotentin ? Seul le présent semble dorénavant importer et l'usine brille de présent.

En réaction, avec espoir, Laura montre des individualités résistantes et agissantes qui aspirent à un « territoire également terre ». La première séquence, ouvrant l'exposition, dépeint des mains qui osent franchir une frontière. Elles ouvrent un couvercle et surgit alors le flux de l'eau, le flux d'informations et le flux du film de l'artiste lui-même : il « s'ébranle » ; il entame sa fabrication tout autant que sa diffusion en direction des visiteurs et des visiteuses. Ces mains s'avèrent d'ailleurs surprises par le potentiel qui surgit de la source atteinte ; une voix en sort, un peu balbutiante mais soulignant l'idée qu'une enquête est possible et qu'elle va précisément commencer. En arrêt un certain temps, elles disparaissent finalement pour laisser place à un dernier plan de coupe : un personnage – l'artiste, disons-le – s'échappe et nous emporte dans son sillage. Le film débute peut-être vraiment.

Laura nous propose alors d'observer un jeune homme, vêtu de manière contemporaine, mais dont le comportement se montre interloquant, presque animal et parfaitement adapté au milieu ripisylvaire où il évolue. Il se contorsionne et épouse de tout son corps la géographie qui s'offre à lui. Il entre en contact avec l'eau, ses bras se présentant comme de véritables connecteurs. L'énergie qui en provient – le pouls battant, le sang affluant – rencontre celle d'un ruisseau. Sourd alors une matière sonore enfouie, spectrale, encore faiblement identifiable à ce stade du film et de l'exposition. Une forme d'inquiétude point aussi et la mémoire des films de Kyoshi Kurosawa⁶ affleure. Comme le cinéaste a une manière sans nul pareil de faire naître la tension et le trouble avec des moyens ténus, ici, par exemple, avec peu d'effets, la boucle d'oreille du personnage filmé par Laura avec insistance acquiert une étrangeté maximale. Est-ce un implant, une trace de mutation, un stigmate ? Tandis que les « paroles de l'eau » deviennent davantage identifiables, une nouvelle séquence est proposée par l'artiste, plus lumineuse, plus collective. Un dialogue à deux voix se noue peu à peu. Des mains plus assurées, comme si elles recouraient à des gestes usuels, s'attellent de nouveau à « ouvrir » le passé en manipulant une matière noire. Une archive sonore est avivée et se retrouve insérée dans le montage. Elle énonce distinctement la question du nucléaire.

Maintenant que le sujet est formulé, Laura poursuit son enquête pudique et poétique dans l'enfilade des salles et des projections de l'exposition. Des chercheurs militants s'attellent à prélever de l'eau et à l'analyser. Une habitante rappelle des souvenirs et laisse entendre que le nucléaire infiltre silencieusement l'inconscient et l'imaginaire des perceptions d'enfants. Un homme puise dans des archives enfouies, abimées. Il trie, s'émeut de ses découvertes, à la valeur intime et collective, et peine à caractériser ce qu'il reçoit. Une femme aborde un poème et s'essaie difficilement à sa traduction dans un rapport de connivence avec l'artiste qui tient la caméra. Des mains apparaissent de nouveau dans la dernière salle pour prendre soin d'un végétal caractéristique des dunes du nord de la France, la tortule, dont la nature se montre pleinement résiliente en raison de sa faculté de « reviviscence ».

Ce à quoi le spectateur et la spectatrice assistent constitue un ensemble organique : un essai documentaire d'auteure dont le montage est diffracté en cinq projections et dont la mise en espace implique une installation immersive. Les écrans dressés, littéralement reliés au mur, apparaissent comme les pages d'un livre ouvert. Le matériel est entièrement à la vue, au sol. L'artiste, est en quête de ce qui est masqué, pourquoi alors enfouir un dispositif, c'est-à-dire tout ce qui permet la manifestation des images et des sons de l'exposition ? Enfin, l'artiste dessine la présence des câbles, elles façonnent des circulations, des espaces, une forme de cartographie. Celle-ci « répare » ; elle est, pourquoi pas, une réponse à la manière dont le site nucléaire de la Hague est nébuleux, un territoire d'enfouissement des déchets, des paroles,

¹ Éliée Reclus, Histoire d'un ruisseau, 1869.

² Kaneto Shindô, L'île nue, 94 mn, 1960.

³ Christian Boltanski, Les archives du cœur.

⁴ Voir comment Armand Robin aborde le mode de vie agricole (Le temps qu'il fait, Paris, Gallimard, 1942).

⁵ Par exemple les scènes en forêt de Loft (115 mn, 2005).

⁶ Côtis-Capel, Haro I, in Les Côtis (1985).

des mémoires, des réalités de l'atteinte à l'environnement. D'ailleurs, il ne se montre pas autrement, sur les cartes satellites, qu'au travers de quelques pixels. Triste camouflage numérique d'une réalité industrielle plastronnant au cœur du doux bocage normand.

Dans « remonter les rivières », le médium sonore – agrégeant des sons captés, composés et d'archives – se présente comme central. Il manifeste l'invisible, l'atome tapi qui infiltre captieusement la terre et les corps. Il suggère le passé et la mémoire enfouie d'un temps où la terre était agricole, d'un lieu où humains et environnement échangeaient. D'une tonalité fantastique et inquiétante, parfois, il exprime aussi un milieu en tension depuis l'arrivée de ce que l'on nomme pudiquement l'usine. Cette dimension sonore du projet filmique peut de prime abord sembler ténue, discrète – compte tenu de l'importance des images – mais elle se révèle décisive : tout en « renseignant » le spectateur et la spectatrice sur ce qui est enfoui, caché – c'est-à-dire l'enjeu concret du film –, elle permet à l'artiste de laisser sa caméra du côté de l'espoir, auprès du végétal et des êtres alliés. Laura n'a ainsi plus « besoin » de figurer le vil paysage industriel que, de toute façon, l'on ne voudrait pas voir exister.

Et, reprenant un peu de distance avec l'exposition, nous nous interrogeons. Le sujet de Laura n'est peut-être pas celui de la mort qu'est l'atome. Le nucléaire n'est-il pas devenu, finalement, un déclencheur pour s'intéresser à sa contreforme, son ennemi, c'est-à-dire la vie ? Ce à quoi prête attention l'artiste, tout au long des séquences du film, c'est à la poésie, à l'eau, au végétal, aux âmes rencontrées et conviées. Effectivement, par ce projet, l'artiste est résolument du côté du soin. Elle concourt à libérer la parole, à préciser les mémoires, à rendre acteurs les corps et, par-là, à filtrer l'eau d'un ruisseau jusqu'à « la dernière petite goutte [qui fera ainsi] encore vivre »⁶.

Paul de Sorbier
Responsable de la Maison Salvan

Résurrections

Laura Molton a appris la langue des oiseaux. À la recherche de nourritures célestes, elle arpente les territoires pour extraire, des couches de terres et d'eaux, les larves d'un temps et d'une réalité enfouie. ***Dormance***, son premier film nous emmène sur les rives du canal du midi. Derrière l'apparente quiétude d'une première scène ; des arbres au crépuscule, un léger bruit d'eau et le gazouillis de quelques volatiles, une résistance s'installe. L'eau est un miroir et ne laisse entrevoir aucune profondeur ; elle reflète les platanes en bordure, aujourd'hui menacés par un étrange champignon venu d'Amérique. L'éclaircissement apparaît grâce aux recherches des dragueurs du canal. Les caisses d'armes des alliés, venus d'outre atlantiques, et faites de bois contaminés, ont été dissimulées sous les ponts du cours d'eau. Elles ont ensuite infecté les racines des platanes environnants par voie d'eau. Le travail de vidéaste de Laura Molton implique l'enquête ; l'érosion d'une réalité apparente en découvre une autre. Dans l'épaisseur de la terre, les sédiments du passé ressurgissent. Pour la jeune artiste, diplômée de l'isdaT, à Toulouse, plusieurs temps et plusieurs lieux sont susceptibles de coïncider, de coexister et de s'interroger. La quête de ces indices la mène, à l'été 2019, sur une plage du débarquement où se déroule un chantier archéologique et paléolithique. « Apprendre les gestes », lui permet d'imaginer une histoire et sa narration. En grattant la terre, dans l'espoir d'une découverte, elle réactive la pensée de Charles Baudelaire, qui voyait dans les chiffonniers de Paris, au 19^e siècle, une similitude avec la mission du poète. « Tu m'as donné de la boue, et j'en ai fait de l'or » déclarait t'il alors pour décrire son travail de retranscription du monde. Etre artiste c'est être alchimiste. Tout comme Rebecca Horn, Laura Molton métamorphose le visible en décelant des formes et des existences autochtones. Sa vision du monde se décompose en strates ; strates chronologiques ou strates géologiques. Au regard du cinéma asiatique qu'elle affectionne, sa recherche dans le passé et ses creusées archéologiques effacent les frontières entre les vivants et les morts. L'artiste abolit la notion de temps, comme s'il s'agissait d'une matière malléable, un jeu de cache-cache entre l'ombre et la lumière, « à la recherche d'une temporalité du monde non-linaire, une temporalité biologique ». Car dans ses quêtes solitaires, aventureuses, parfois dangereuses, le ressenti corporel est essentiel. Citant Claude Levi Strauss, dans *Tristes Tropiques*¹, elle explique sa fascination pour le surgissement du passé. Le corps du chercheur, du fouilleur, inscrit dans l'écologie de son environnement, se retrouve, lors de sa découverte, impliqué dans le dévoilement d'une réalité qui dépasse les notions de temps et d'espace. A cet instant de dissolution, apparaît alors une autre dimension, que l'artiste laisse poindre dans ses films : Les prémices d'un questionnement ontologique, et d'une interprétation mystique.

Caroline Bouige

Ce texte critique récompense le Prix jeune création du Pavillon Blanc Henri Molina et de l'Acapbc, dont Laura Molton a été lauréate en 2019

¹ « Que le miracle se produise et (...) qu'au même moment se devinent dans la roche deux ammonites aux involutions inégalement compliquées, attestant à leur manière un écart de quelques dizaines de millénaires : soudain l'espace et le temps se confondent ; la diversité vivante de l'instant juxtapose et perpétue les âges. La pensée et la sensibilité accèdent à une dimension nouvelle où chaque goutte de sueur, chaque flexion musculaire, chaque halètement deviennent autant de symboles d'une histoire dont mon corps reproduit le mouvement propre, en même temps que ma pensée en embrasse la signification. Je me sens baignée par une intelligibilité plus dense au sein de laquelle les siècles et les lieux se répondent et parlent des langages enfin réconciliés ».

Claude Levi Strauss, *Tristes Tropiques* / Comment on devient ethnologue.

⁶ Jean Giono, *Que ma joie demeure*, Paris, Grasset, 1935.

Tendre l'oreille, la main, à la mémoire du lieu - Lucie Taïeb

au sujet de remonter les rivières

Ce qui nous happe à la première image: le cadre. Une main, une cuve, et lorsqu'enfin le lourd couvercle est soulevé: des voix qui sourdent de l'eau. La première attention est portée à « ce qui est ». Cette forêt, cette rivière. Le personnage qui évolue ici n'est que le relais, l'incarnation d'une forme de perception: patiente, curieuse, au contact du monde. Portant une pierre de la rivière à son oreille comme une conque. Le son est stratifié, et on ne sait pas d'abord de quoi il est question, ni s'il doit être question de quelque chose, car pour le savoir, il faut d'abord regarder attentivement, écouter l'eau, les pierres: voix, crépitements métallique ou peut-être magnétique, tremblement - entrailles.

L'humain montré comme animal capteur: mains posées sur deux hautes feuilles, front contre la mousse humide, plan proche autour de l'oreille, dans la pénombre, ornée d'un anneau, comme souvenir lointain d'une jeune fille à la perle. Laura Molton n'oublie jamais, semble-t-il que ses images s'inscrivent dans une histoire, une histoire des images, précisément, et on perçoit en les regardant des échos de beauté, sans pourtant que jamais l'objet soit esthétisé.

Le premier tiers du film passe ainsi, au bord de l'eau, en compagnie de ce garçon souvent immobile, concentré, étonnamment placide. Puis deux femmes émettent une sorte de terre sombre sur une branche de bois, inventent des gestes, de nouveau cadre rapproché sur les mains plutôt que sur les visages. On attrape cette phrase, à propos de Haguais, qui parlent peu, et en particulier du nucléaire. Aux gestes de ces mains, comme un rituel d'enfance dans la forêt (l'eau n'est jamais loin) répondent ceux de laborantins qui prélèvent l'eau de la rivière, et mesurent. La voix reprend, « j'ai joué enfant dans cette rivière ». Puis la jeune femme a appris que l'eau était « plus contaminée ou plus radioactive que la moyenne » - et s'interroge sur ce que cela peut bien signifier, exactement.

Les sons, les crépitements présents depuis le début du film, revêtent une autre signification: faire entendre ce qui ne se perçoit pas ici autrement: la présence d'une contamination invisible. Toucher le monde, l'approcher, prend alors également un autre sens: la terre, l'eau, les arbres, le paysage vu et vécu de près recèlent des propriétés particulières, détectables uniquement après analyse, et potentiellement (mais à quel point?) dangereuses. La voix poursuit: « et ça fait bizarre parce que j'avais les pieds dedans quasiment toute mon enfance. »

Du traitement des déchets nucléaires non comme problème abstrait, enjeu politique, environnemental, mais comme aspect intrinsèque d'un lieu de vie. Autrement dit: le politique, l'action environnementale n'ont rien d'abstrait. Il est question de la rivière dans laquelle se déroule une enfance.

Ainsi strate après strate, l'oeuvre, dans sa linéarité, tisse la complexité d'une relation à la terre et au temps. Car d'emblée, les voix qui résonnent du fond de la cuve évoquent la présence du passé dans le paysage, et les mémoires qui restent entremêlées à la matérialité du monde. Désormais on accompagne un homme qui redécouvre les archives familiales, celles d'une lutte anti-nucléaire que son père a documentée au plus près. Dans la cave, qui a pris l'eau, il déballe les cartons et raconte, celle qui filme est présente, hors champ, elle pose des questions, ou ponctue simplement le discours de l'homme, qui est montré en train de faire, et non seulement en train de parler: ouvrir, regarder, s'étonner, s'approcher d'un autre carton, sortir des piles de papier, rire, se réjouir de retrouver tel souvenir, projeter de passer son temps libre, plus tard, à classer ces archives reléguées à la cave - depuis combien de temps? Et le montage donne à voir, insérées dans cette séquence, les images d'archives de l'enfouissement de fûts sur d'impressionnantes surfaces, dans le paysage. Ici et là enfouir, recouvrir, oublier un temps puis: ne pas se résoudre à oublier.

Quelle patience aura-t-il fallu à Laura Molton, qui n'est pas haguaise, pour gagner la confiance de celles et ceux qui s'adressent à elle, partagent avec elle leurs souvenirs, disent un peu de leur relation à cette terre « abîmée »? C'est à présent la lecture et la traduction d'un poème du poète haguais Côtis-Capel, dans le salon d'une jeune femme, qui devient séance de remémoration.

Peut-être qu'au juste il n'était question que de cela, dès le départ: l'attachement à une terre, à un pays. La manière dont une région agricole subit une mutation involontaire, lorsque les terres sont ouvertes pour y stocker ces déchets nucléaires qu'il faut bien reléguer quelque part. Avec la mutation disparaissent aussi peu à peu ceux qui avaient mémoire de ce lien à la terre. Le poème (et avec lui le film) encapsule cette mémoire qui resurgit, lorsqu'une voix hésitante, émue, le lit dans son patois, cherche la traduction vers le français. Exercice d'écoute, ici encore, non plus de la rivière et de ses pierres, mais du texte lui-même qui est un témoignage.

Au cours de la dernière séquence, filmée au ras de la végétation, du contact avec une eau qui s'y déverse, on comprend, sans savoir exactement comment cela s'est fait: on a reçu, presque à notre insu, comme un don, durant cette heure brève qu'aura duré l'oeuvre de Laura Molton.

Laura Molton

Née en 1993 - vit et travaille à Cherbourg
+33 6 37 52 47 58 - laura.moltn@gmail.com
15 rue Bonhomme 50100 Cherbourg
artiste membre de La Cherche + RN13bis
<https://lauramolton.tumblr.com>
n° siret : 852 012 657 00031 - mda : MG78605 - permis B

FORMATIONS

2021	ÉCOLE DOCUMENTAIRE DE LUSSAS ARDÈCHE IMAGES Formation d’écriture documentaire avec le réalisateur Vladimir Léon (2 mois)
2020	PROFESSION-ARTISTE Formation au BBB centre d’art, Toulouse (4 mois)
	DOCUMENTARY STORYTELLING dir. Catalin Brylla, UCL, Londres, Royaume-Uni (1 mois)
2018	INSTITUT SUPÉRIEUR DES ARTS DE TOULOUSE DNSEP avec mention poésie et qualité de la recherche
	STACION SUMMER SCHOOL <i>Experience of the Unknown and Politics in Art</i> programme de résidence d’été à Stacion centre d’art contemporain, dir. Bernhard Rüdiger, Pristina, Kosovo
2017	STACION SUMMER SCHOOL <i>The rearview mirror</i> , programme de résidence d’été à Stacion centre d’art contemporain, dir. Felix Gmelin et Gustav Annerblom Pristina, Kosovo
	ACCADEMIA DI BRERA programme Erasmus (1 semestre) département vidéo, Milan, Italie
2016	INSTITUT SUPÉRIEUR DES ARTS DE TOULOUSE Diplôme National Supérieur d'Arts-Plastiques

PRIX ET BOURSES

2020	DRAC OCCITANIE Aide Individuelle à la Création de la Drac Occitanie
2019	PRIX JEUNE CRÉATION DU PAVILLON BLANC lauréate du Prix du Pavillon Blanc centre d’art, Colomiers

RÉSIDENCES

2023	MAISON SALVAN Centre d’art contemporain de Labège (2 mois)
2022	RÉSIDENCE DE PRINTEMPS Maisons Daura (3 mois) Saint-Cirq-Lapopie
2021	L’ÎLE AUX OISEAUX résidence à la Maison Salvan (1 mois) avec David Coste, Laurent Proux et le groupe de recherche Territoires du travail, Labège
2019	FOUILLEUSE SUR LE SITE ARCHÉOLOGIQUE DU ROZEL chantier paléolithique du Rozel, Normandie avec le service régional d’archéologie de la Drac Normandie (1 mois)

EXPOSITIONS

2024	EXPOSITION COLLECTIVE (à venir) centre d'art Éditeur Le Point du Jour, Cherbourg
2023	ARCHIPELS festival des artistes chez l'habitant·e, Fiac
	REMONTER LES RIVIÈRES exposition personnelle, Maison Salvan, Labège
2022	CREUSÉES installation sonore ancienne Voilerie, La Cherche, Cherbourg
2021	SOL INFINI exposition collective, parcours d’art contemporain en vallée du Lot commissariat de Martine Michard et Yann Leguay, MAGCP, Cajarc
2020	PAYSAGES INCONNUS exposition collective, atelier de Liis Lilo aux ateliers de Toulouse
	RÉVÉLER LES VISIBLES Stand-up Art #1 exposition des artistes de Profession-Artiste 2020 BBB Centre d'art, Toulouse
2019	L’ÎLE AUX OISEAUX exposition collective suite à une résidence à la Maison Salvan centre d'art contemporarain de Labège, commissariat de David Coste et Paul de Sorbier

PROJECTIONS	2024	SOIRÉE-PROJECTION (à venir) Association Faire de rien, Avranches
	2022	SOMEHOW ON FILMS FESTIVAL CAC, Palma, Majorque, Espagne
		SOMEHOW ON FILMS FESTIVAL Oratoire du village Reille, Paris
	2020	L'ADRESSE DU PRINTEMPS DE SEPTEMBRE Le printemps chez vous #3 Toulouse
	2019	LET US REFLECT FILM FESTIVAL Chapelle Saint-Jacques centre d'art contemporain, Saint-Gaudens
TOURNAGES		ATELIER W Fête du court métrage, invitation de Catherine Radosa, Pantin
	2021	CHEFFE-OPÉRATRICE pour le film <i>Méandres ou la rivière inventée</i> de Marie Lusson et Emilien de Bortoli, INRAÉ et Py production
	2019	MONTEUSE pour le film <i>Sol-fleurs</i> de Zhenyu Zu (Visions du réel, Beijing International Short Film Festival)
		ASSISTANTE VIDÉO de Catherine Radosa sur <i>Monument pour Sorcière</i> , Cité Fleurie, Paris
		RÉGISSEUSE pour l'exposition <i>Kino Glaz</i> de Marie Voignier, BBB centre d'art, Toulouse
	2018	ASSISTANTE VIDÉO sur le tournage du film <i>JA</i> de la réalisatrice Gaëlle Boucand Elinka Films, Paris
		ASSISTANTE VIDÉO de l'artiste Cédrick Eymenier en résidence à La Panacée, Montpellier

INTERVENTIONS	2023	VISUALISER L'INVISIBLE artiste intervenante, Université de Bretagne-Occidentale invitation de la poétesse Lucie Taïeb, Brest
	2021	LA TRACE, ENTRE MÉMOIRE ET DÉCHIFFREMENT artiste intervenante, Université du Canthel, Centre d'anthropologie culturelle
	2019	COMMISSAIRE-PROGRAMMATRICE <i>Let us reflect film festival</i> Chapelle Saint-Jacques centre d'art contemporain, Saint-Gaudens
	2017	L'APPROCHE BBB centre d'Art, Toulouse, projet Culture Justice avec Valérie Du Chéné et l'historienne Arlette Farge, Paris - Toulouse
PUBLICATIONS	2023	LA TERRE PUIS LE TERRITOIRE Texte de Paul de Sorbier pour l'exposition <i>remonter les rivières</i> à la Maison Salvan
		SORTIR DU DÉCOR, OUVRIR L'ÉCRAN texte personnel publié pour le <i>Let us reflect film festival</i> La Chapelle St-Jacques, St Gaudens
RENCONTRES	2022	RENCONTRES OFF COURTS festival <i>Off Courts</i> , Trouville-sur-mer
		PRÉSENCES #2 rencontres pro Arts-visuels avec Isabelle Carlier, Marie-Laure Lapeyrère Stefano Miraglia et Marion Zilio organisées par RN13bis & RRouen, Le Shed, Rouen
	2021	RENCONTRES PREMIERS FILMS Ecole documentaire de Lussas Ardèche Images
ATELIERS D'ÉCRITURE	2022	ATELIER D'ÉCRITURE DE FICTION avec la scénariste Louise Thermes, Normandie Images, Caen (3 mois)
	2021	ATELIER D'ÉCRITURE DOCUMENTAIRE avec la monteuse Charlotte Tourrès et le producteur Serge Gordey Normandie Images, Caen (2 jours)

